Je fais régulièrement ce rêve étrange, obscur, qui me soustrait l'espace d'un instant à la réalité et la fatalité quotidienne qui m'entoure. Et pourtant je ne dirais pas que ce songe me procure plus de quiétude, au contraire, ce n'est que l'ensemble de mes regrets que je me ressasse encore et encore. Je suis seul, dans la rue de mon enfance, avec tous ces pavillons et ces beaux jardins, ces maisons mitoyennes entourées de clôtures, dont l'état des haies symbolisaient la situation sociale et le sens du paraître des habitants des lieux.

Je suis au milieu de la route **et je marche dans cette rue déserte** où aucun bruit ne se fait entendre, si ce n'est le friselis du vent dans les feuilles des arbres, tombantes à l'approche de l'automne. Je suis seul, **mon ombre est la seule à marcher à côté de moi,** et que je me souvienne, il en à toujours été ainsi. Ma mère me disait souvent qu'un jour tout serait différent, et mon père ne cessait de m'encourager à aller vers les gens…

Mais tout ceci est arrivé.

Et **en attendant je marche seul.**

Aussi loin que je m'en souvienne, n'ai jamais aimé cette rue, cette route, **le boulevard des rêves brisés.** Elle fut funeste pour tant de gens et je ne fais pas exception. Que dire de mademoiselle Tellier qui à perdu son mari à peine un an après son aménagement, alors qu'ils pensaient enfin profiter de leur retraite ? Je repense aussi à Monsieur et madame Kanté, deux artistes qui pensaient réaliser leurs rêves ici. Repérés, acclamés, puis escroqués et déprimés. Je ne les ai pas vu partir, et enfin de compte, je crois bien qu'ils n'avaient pas voulu qu'on les voit.

Des exemples, je pourrais en citer des centaines, en mes quatorze années de vie, toujours dans la même maison au bout de la rue, j'ai vu passer les malheurs de chacun. Certains diraient que ce n'est que le cours des choses, que ce n'est que la vie, qu'elle est dure et qu'elle est faites ainsi… Alors je n'aime pas cette vie, je ne l'ai jamais aimé, et je ne l'aimerais probablement jamais.

Et les gens qui disent cela n'ont jamais vécu ma vie.

Ni celle d'aucun autre ici.

Fut un temps des gens étaient près de moi. Puis les regards ont changé. Ce qu'on leur disait aussi je pense, sur moi. Pourrais-je en vouloir à des gens qui avaient à peine mon âge et qui comprenaient peut-être encore moins bien ce qui était en train de se passer pour moi ? Non, bien sûr que non.

Mais ca n'empêche pas que je les déteste plus que quiconque.

Et en attendant… Je marche seul.

J'arrive alors devant cette maison que je déteste. Elle est magnifique, parmi les plus belles du quartier. Tout le monde nous adorait. Et pourtant, combien d'années cela fait-il que je n'ai rien vu d'autre que ce foutu papier peint dans ma chambre ? Et le pire, c'est que je l'avais choisi, car je le trouvais beau… Aujourd'hui il me débecte, je ne le supporte plus.

Mais cette maison me débecte. Cette rue me débecte. Ces gens me débectent. **Mais c'est chez moi, et je marche seul**, éternellement seul vers l'entrée. Je pousse la porte et je me rends compte alors que derrière je vois un long, très long couloir, aux murs blancs qui s'enfonce dans l'obscurité. **Je ne sais pas où elle mène**, mais cette route m'appelle.

De toute façon… Que me reste-t-il ici ?

Alors je marche, de plus en plus et je sens mes sens s'amenuir petit à petit. Ma vue se trouble, je ne sens plus de sensation dans mes pieds… Les bords disparaissent autour de moi et j'ai l'impression de me faire happer vers la surface.

Puis, sorti de ma torpeur, je me réveille au son d'un bip régulier, et je comprends aisément ce qui se passe. Je me réveille doucement après cette énième opération, cette énième anesthésie que mon corps supporte de moins en moins. En même temps que l'infirmière, **je vérifie mes signes vitaux pour être sûr que je suis encore en vie**. Et bien que ce soit le cas, suis-je vraiment vivant ? **Ce qui me sert de cœur est la seule chose qui bat** encore dans mon être, qui se bat.

Moi j'ai abandonné le combat. Il y a longtemps.

Car il n'y a plus qu'eux deux pour me soutenir.

Car il n'y a plus qu'eux deux qui attendent mon retour.

Car il n'y a plus qu'eux deux pour qui je suis encore un fardeau.

Parfois j'aimerais que quelqu'un de l'extérieur me trouve. Me trouve drôle, m'apprécie, vienne me voir. Mais je ne sortais déjà plus de chez moi, et je ne sors même plus d'ici.

Alors à chaque fois que je ferme les yeux, **je marche le long de la ligne, sur le tranchant de la lame afutée** du destin qui décidera un jour que ne me relèverait plus. Eux-mêmes s'acharnant à me garder en vie, je n'ai même pas le loisir de savoir quand est-ce que ce jour viendra.

Alors papa... maman… Ne m'en voulez pas d'abandonner. Ne m'en voulez pas de partir. Car vous serez tous les deux. Car vous serez ensemble… Oui je sais que ca sera difficile, et croyez moi, je le sais, ca l'est déjà pour moi… Mais vous serez ensemble.

Moi… En attendant… Je marche seul.